

Dogville
Une sombre allégorie de la condition humaine
Dogville, Danemark / Suède / France 2003, 177 minutes

Carlo Mandolini

Number 231, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59110ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2004). Review of [Dogville : une sombre allégorie de la condition humaine / *Dogville*, Danemark / Suède / France 2003, 177 minutes]. *Séquences*, (231), 48–48.



Un univers intemporel, universel et d'une extrême profondeur

DOGVILLE

Une sombre allégorie de la condition humaine

Quelle audace ! Quelle désinvolture ! Quelle foi en un cinéma de l'émotion et de l'intelligence ! Le dernier film de Lars von Trier est, une fois encore, une expérience cinématographique saisissante. À la fois absolument typique de la démarche du réalisateur et d'une grande originalité formelle, **Dogville** se présente comme une métaphore terrifiante d'une humanité exsangue et désespérée.

Entre misère et ignorance, la vie est difficile à Dogville, petite ville du Colorado mise à rude épreuve durant ces années 30¹. Mais voilà qu'arrive une étrangère. C'est Grace, citadine ravissante et raffinée, qui fuit les griffes de dangereux gangsters. Pressée par Tom, l'aspirant intellectuel de la communauté, les citoyens de Dogville acceptent d'abriter la belle fugitive. Prête à tout pour leur témoigner sa gratitude et son affection sincère, Grace accomplit avec dévouement toutes sortes de petits boulots, en échange d'un petit salaire. Mais les avis de recherche, qui se succèdent sur les murs de Dogville, effraient la communauté qui se méfie de plus en plus de cette femme. Prise au piège du chantage, Grace doit maintenant se soumettre aux bassesses et aux humiliations toujours plus sordides de chacun. Reléguée au rang d'animal et finalement livrée aux gangsters, Grace accepte son sort avec un étrange abandon. On croit retrouver ici l'archétype des héroïnes de von Trier, qui se donnent aux autres comme si elles étaient portées par une mission divine. Mais c'est à tort qu'on fera le rapprochement, car à la toute fin de **Dogville**, le pouvoir changera brutalement de mains. Et, d'être d'amour et de compassion, Grace se transformera en ange exterminateur.

Pour cette fable humaine, Lars von Trier a conçu une mise en scène très audacieuse. Ici, l'espace filmique n'est en fait qu'un studio minimalement décoré (une chaise par-ci, un lit par-là), drapé d'un rideau circulaire noir ou clair, selon l'heure du jour. Au sol est tracé le plan de la ville : ici, la rue principale ; là, la maison de Tom ; plus loin, le banc de la vieille dame ; au bout, la vieille mine abandonnée... Et c'est dans cet univers abstrait, de distanciation pure (et où les acteurs ouvrent des portes invisibles) que se déroulent les 177 minutes du film !

Malgré ce minimalisme (mais aussi, justement, à cause de ce minimalisme), von Trier réussit de façon magistrale à créer un univers intemporel, universel et d'une extrême profondeur. Remarquable, rien de moins, que la désinvolture avec laquelle le réalisateur parvient à communiquer au spectateur (à lui *infliger*, ce serait plus juste) des émotions d'une telle intensité (de l'amour à la répugnance) avec si peu de moyens.

En plus de saluer Brecht, son inspirateur, et de s'opposer à l'univers numérique en vogue², l'intention première de von Trier est ici de permettre au spectateur d'accepter d'emblée, sans distraction aucune, la dimension métaphorique du récit. Et c'est sans aucune difficulté que le spectateur, qui accepte ces termes, suivra le réalisateur dans cette sombre et hallucinante allégorie de la condition humaine.

Von Trier a pu compter sur des interprétations de tout premier ordre. Le jeu de Nicole Kidman est étonnant. Sa beauté froide et sa présence quelque peu distante conviennent parfaitement au ton du film et à ce détachement qui caractérise le personnage. Et ce sont ces mêmes aspects du jeu de son jeu qui deviennent des atouts qui rendent parfaitement crédible l'étonnante métamorphose finale du personnage, prélude à l'effroyable conclusion que nous a réservée von Trier.

Cette finale, qui mériterait en soi tout un texte critique, se pare d'une allure résolument biblique. Grace, qui a retrouvé malgré elle son père – le gangster qu'elle fuyait – tente de justifier le comportement des habitants de Dogville. Dans un dialogue par moments surréaliste, elle implore le pardon de son père, qui a le pouvoir de les exterminer tous sur-le-champ. Ils ne pouvaient faire autrement, explique-t-elle, puisqu'ils sont aveuglés par la peur et la misère – au sens propre et au sens figuré (à nouveau, la cécité chez von Trier). En fait, Grace dit à son père, à peu de choses près : *Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*. Et on s'attend à ce que la jeune femme demande à son père de ne pas faire obstacle à ce châtiment qu'elle ne mérite pas mais qu'elle accepte pour le bien de l'humanité.

Mais soudain, c'est le dérapage. Elle-même désenchantée par ses vaines justifications, Grace en vient à la conclusion que l'extermination est la seule solution. Il ne doit plus rien rester de Dogville et de ce qu'elle représente. La ville deviendra une victime exemplaire, comme Sodome et Gomorrhe.

On comprend alors que l'espace filmique de **Dogville**, plus encore que son titre, représentait, avec ses éléments de décor littéralement *rayés de la carte*, un bien mauvais présage.

Carlo Mandolini

■ Danemark/Suède/France 2003, 177 minutes – Réal. : Lars von Trier – Scén. : Lars von Trier – Photo : Anthony Dod Mantle – Mont. : Molly Marlene Stensgård – Mus. : Vivaldi – Son : Kristian Eidnes Andersen – Déc. : Peter Grant – Int. : Nicole Kidman (Grace), Harriet Andersson (Gloria), Lauren Bacall (Ma Ginger), Paul Bettany (Tom Edison), Blair Brown (Mrs. Henson), Jeremy Davies (Bill Henson), Patricia Clarkson (Vera), Ben Gazzara (Jack McKay), James Caan (Le Big Man), Stellan Skarsgård (Chuck), Jean-Marc Barr (L'homme au grand chapeau) – Prod. : Vibeke Winding – Dist. : Alliance/Christal.

¹ **Dogville** est le premier film de la nouvelle trilogie entamée par von Trier, intitulée *USA – land of opportunities*.

² Lire à ce propos l'intéressante interview de von Trier dans www.dogvillemovie.com